

““*Le Cahier du Refuge*””

265

centre international de poésie *Marseille*

Outil de diffusion et de communication de la poésie dans ses relations
avec toutes les disciplines artistiques et ses modes d'expression :

Lieu de manifestations, lectures, débats, performances, concerts...

Lieu d'exposition de livres, de livres illustrés,
de livres-objets, de poèmes visuels, de manuscrits, de travaux
de poètes plasticiens...

Lieu de travail et de consultation notamment
grâce à sa bibliothèque spécialisée en poésie où se déroulent
des séminaires, des échanges, des réunions de travail.

Lieu d'information sur les manifestations poétiques de Marseille
et d'ailleurs, aide aux poètes dans leurs démarches diverses.

Lieu d'animation, notamment en direction des enfants
du quartier et des écoles (atelier poésie).

Lieu de production de livres (la “*Collection du Refuge*”),
d'affiches, de cassettes vidéo et audio (archivage des manifestations),
d'un bulletin d'information sur les activités du cipM, “*Le Cahier du Refuge*”,
d'une revue de critique de la poésie : C C P.

Lieu de soutien à la création : une résidence accueille
des poètes pour des périodes de trois mois.

Situé dans le centre de la Vieille Charité, le cipM
est ouvert du mardi au samedi de 12 h 00 à 19 h 00

Tél. : 04 91 91 26 45 - Fax : 04 91 90 99 51

Mél : cipm@cipmarseille.com

www.cipmarseille.com

cahiercritiquedepoesie.fr

•

Horaires de la bibliothèque
du mercredi au samedi de 13 h 00 à 19 h 00

centre international de poésie *Marseille*

Centre de la Vieille Charité - 2, rue de la Charité - 13236 Marseille cedex 02

ActOral – 17

My Google Search History

d'Albertine Meunier

Lecture-performance de Lucille Calmel

Unity

Gaëtan Rusquet

Le vendredi 29 septembre à 18h00

p.

5

ActOral - 17

26 septembre - 14 octobre

actoral.org

LAURE GAUTHIER

Lecture de *kaspar de pierre*

accompagnée par Séverine Daucourt-Fridriksson

Le vendredi 6 octobre à 19h00

p.

9

YVES DI MANNO / ISABELLE GARRON

Un nouveau monde

Poésies en France 1960-2010

Présentation et dialogue avec Thierry Roger

Le vendredi 13 octobre à 19h00

p.

17

MARTIN HÖGSTRÖM

Discours transposés

Lecture de la traduction par Julien Lapeyre de Cabanes

Le vendredi 20 octobre à 19h00

p. 25

POP PHILOSOPHIE

JEAN-CLAUDE BOLOGNE

Une mystique sans Dieu

Suivi d'un échange avec Nelly Georges-Picot

Le jeudi 26 octobre à 19h00

p. 29

ActOral – 17

My Google Search History d'Albertine Meunier

Lecture-performance de Lucille Calmel

En 2006, Google lance le service Search History et stocke les recherches des internautes. Depuis ce premier jour, Albertine Meunier compile scrupuleusement ses recherches et les donne à voir au public. Mises bout à bout, elles racontent une histoire, la sienne mais aussi celle du réseau.

Depuis, deux tomes ont été édités et Lucille Calmel les parcourt au sein de divers contextes : radio pirate au LAC, plusieurs heures en installation à la Soirée Crash teXt du Brass (Bruxelles), dans un bus autour du Google Center de Belgique (séminaire APREM La Fabrique de Théâtre), dans l'atelier d'Albertine à Paris...



Unity

Gaëtan Rusquet

Unity est une performance solo de Gaëtan Rusquet. Cette expérimentation sonore et vocale donne à entendre des enregistrements d'abeilles dans les champs de citronniers, "one" répété comme un mantra jusqu'à ce que sa signification se transforme. De l'individu à sa disparition dans la masse, du singulier au pluriel – le son, la vibration traités in situ – sont ici utilisés comme outils pour interroger la nature des espaces, qu'ils soient physiques ou architecturaux.



LUCILLE CALMEL

Née en 1969 en France, Lucille Calmel est performeuse, metteuse en scène, écrivaine, artiste numérique et curatrice. Elle a vécu à Montpellier où elle dirige avec Mathias Beyler la compagnie théâtrale expérimentale *myrtilles* ainsi que *.lacooperative*, un lieu de recherche et de résidence transdisciplinaire. Depuis son arrivée à Bruxelles en 2005, elle développe des collaborations, recherches et programmations en chair et/ou en ligne autour de la poésie sonore et visuelle, des musiques expérimentales et des scènes numériques.

Depuis 1990, son travail, en solo ou en collaboration, a été accueilli dans de nombreux lieux et festivals : festival européen de performance Trouble, iMAL, Cimatics, Radiophonic, Transnumériques, Voix de Femmes, Nuit Blanche, La Bellone, CECN, Krikri, Passaporta, Marathon des Mots, Pink Screens, Maison des auteurs, recyclart, Centre d'Art Contemporain du Luxembourg Belge, Théâtre Les Tanneurs... (Belgique) - Chercher le texte / Centre Pompidou, Jerk off, La Gaîté Lyrique, Paris-Villette, Société des Gens de Lettres, Instants Chavirés, PixelAche (Paris) - Accès(s) (Pau) - Montevideo (Marseille) - Villa Arson, le Dojo (Nice) - 102 (Grenoble) - Databaz (Angoulême) - Lavoir Public (Lyon) - Musique Action (Vandœuvre les Nancy) - CNES La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon - National Museum of Contemporary Art (Bucarest) - Dis-Patch (Belgrade) - Pixelpoint (Nova Gorica) - On the edge (Université de Scarborough) - (re)ACTOR (Université Queen Mary, Londres) - Summer University of Performing Arts (Malte) - Roaratorio, Mapping, l'Usine (Genève) - Casino du Luxembourg - Contemporary Art Museum Webbiennial (Istanbul) - Flux Factory, Elsewhere, Eyedrum (USA) - Mmabolela, Beaux-Arts de l'Université de Wits (Afrique du Sud) - miscelanea, The Rincon Pio Sound, Puertas de Castilla, Centro Negra (Espagne) - Goethe Institut / NRW-Forum (Allemagne)... et de multiples espaces et événements alternatifs.

Elle est également invitée à publier son travail dans des livres, revues ou sur des supports sonores, à participer en tant que collaboratrice ou assistante à des œuvres scéniques ou performancielles.

Elle enseigne la performance à l'école supérieure d'art d'Avignon de 2013 à 2015, à l'école nationale supérieure des arts visuels La Cambre depuis 2011 et la médiation culturelle à l'Université Paris-Est Marne-La-Vallée depuis 2017.

GAËTAN RUSQUET

Gaëtan Rusquet (né en 1984) est performeur, danseur, scénographe, comme collaborateur ou directeur de projets, dans le domaine de la performance, de la danse et des arts visuels. Après avoir étudié les arts appliqués à Paris à l'ENSAAMA, Gaëtan Rusquet obtient un master en scénographie et performance à l'ENSAV la Cambre. Il reçoit la bourse Danceweb Scholarship en 2013.

A travers ses propositions, il se questionne sur la place du corps et la nécessité du mouvement en performance et leurs relations avec les médiums utilisés, il conçoit la performance comme un temps et une expérience partagés, liant autour d'enjeux communs, le performeur et le public.

Il participe à des workshops et laboratoires de recherches avec Lucille Calmel, Benoît Lachambre, Christian Rizzo, Meg Stuart, Didi Dorvillier, Jennifer Lacey... Il collabore actuellement avec Lucille Calmel, Léa Drouet, Bryan Campbell, Meg Stuart.

Ses performances sont présentées dans des festivals et lieux internationaux tels que le festival européen de performance Trouble à Bruxelles, l'Antifestival en Finlande, Accionmad en Espagne, Interackje en Pologne, Grütli en Suisse, MDT en Suède, theater Avantgarden en Norvège, Performatik au Kaaitheater, Fenomens à Barcelone, Frac Lorraine à Metz, Homonovus à Riga en Lettonie, le Palais de Tokyo à Paris, le festival Contemporanea en Italie, le Magasin à Grenoble...

Depuis 2014, ses projets sont suivis par la maison de production HIROS à Bruxelles, Il entame la création de « as we was moving ahead occasionally we saw brief glimpses of beauty » en résidence au Kunstencentrum Buda, Kaaitheater, Workspacebrussel, CCNCN à Caen, notamment présenté à Impulstan en juillet 2017.

<https://vimeo.com/gaetanrusquet>

KASPAR DE PIERRE

Lecture de Laure Gauthier
accompagnée par Séverine Daucourt-Fridriksson

kaspar de pierre est un récit poétique qui donne voix à Kaspar Hauser, l'enfant trouvé, mystérieusement arrivé en 1828 aux portes de Nuremberg après 17 ans de captivité. Tout d'abord, il fallait dynamiter le mythe du « séquestré au cœur pur » comme l'appelle Françoise Dolto qui le décrit, à l'instar de Verlaine et de son « priez pour nous pauvre Gaspard », comme un enfant innocent, quasi christique¹.

Dans *kaspar de pierre*, je n'ai pas reconstitué la mie de Kaspar Hauser, juste un peu la croute de l'être. La pierre. Mon projet n'est pas celui d'une archéologie des passions sur les traces de Véronique Bergen. Non, j'ai situé ce récit dans la tâche aveugle des archives, là où rien n'est acté, en inventant des espaces-temps « entre les faits » archivés par la chronique, là où c'est sourd et muet. Un hors-champ qui frôle le champ de l'histoire.

Kaspar Hauser, comme Woyzeck, le soldat devenu meurtrier, sont des images de notre société moderne tardive dont il préfigure certains traits, pour Kaspar : la soif de gros titres, la complaisance envers la maltraitance et l'iconisation de l'individu.

Celui qu'on a surnommé « l'enfant de l'Europe » car toute l'Europe s'est passionnée pour son cas, est un enfant « placard ». Sa langue porte dans mon récit les éclats des grenades qu'on lui a lancées quand on lui demandait sans cesse d'où il venait ou plus tard quand on chérissait ses phrases de sévicié comme autant de paroles « pures » et poétiques : il est une langue, menacée, en mouvement. Le texte se construit au rythme du « tempo de sa pensée » pour reprendre une expression de Patrice Loraux, crée des alvéoles, des espaces intacts où respirer, qui se répètent et se défont en fonction de la menace. Marées hautes et marées basses. *kaspar* n'est pas. Mais il habite des maisons de langage éphémère : maison 1, maison 2, maison 3. Abandon 1, abandon 2, des diagnostics aussi et une rue. Ces situations le construisent et redistribuent la langue, la syntaxe *autrement*.

1. *Kaspar Hauser, le séquestré au cœur pur* de Françoise Dolto. Suivi de *Kaspar Hauser* par Anselm von Feuerbach ; extraits choisis par Muriel Djéribi-Valentin, Paris, Mercure de France, 2002.

Le pronom personnel est une marque blanche dans le texte, un silence, qui permet d'entendre le vent « entre les mots », de ressaisir le mouvement de la langue en faisant garrot à l'épanchement. Parfois, kaspar formule un « j » ou un « jl » un pronom entre « je » et « il ». Pourtant, cette langue réinventée ne cherche pas à imiter le handicap. Il s'agit plutôt d'une marche kinesthésique, avec un mouvement de balancier entre des moments où la parole adhère au trauma et d'autres où la subjectivité de kaspar est tenue à distance, coup de rame dans le texte. La voix de kaspar fonctionne comme une sorte d'entaille ouverte d'où ce « je » effacé parle en « mode travelling », comme à côté de soi, se conçoit lui-même comme un des premiers faits-divers de l'Europe bourgeoise :

Plus l'odeur de la sueur du condamné, plus les cris de la foule se mélangeant à ceux du roué, plus l'épaule ou les pieds du voisin en transe pour écraser les vôtres et vous faire manquer la bouche du supplicié, mais des gros titres qui n'ont d'odeur que celle de l'encre, hé suis l'entrée en bourgeoisie ?

C'est cette présence de l'origine en tant qu'elle s'absente et se dérobe en permanence, en ce qu'elle est le centre blanc, qui troue le texte. kaspar constate lui-même qu'il n'a pas inspiré les plasticiens. À la différence de saint Sébastien dont la représentation de la souffrance est érotisée. Mais les enfants séviciés font couler l'encre, pas les pinceaux.

Il n'a pas non plus inspiré les compositeurs à la différence de son contemporain Christian Woyzeck. C'est donc pour tenter de faire entendre l'aspiration au langage de Kaspar Hauser et la violence faite au corps de la langue que j'ai réécrit ce texte en collaboration avec la compositrice Nuria Gimenez-Comas. Je l'ai « traduit » en un texte multimédia, une architecture poétique entre les langues verbales, acoustiques et visuelles : *Back into Nothingness* est un monodrame pour voix soliste, chœur et électronique composé par Nuria Gimenez-Comas dont le titre se réfère à une gravure de Max Klinger (*Ins Nichts zurück*, op. VIII), figurant un corps renversé en arrière comme en lévitation. C'est cette position dans laquelle l'auditeur-spectateur sera plongé. Pour cela, nous avons recherché avec la compositrice des éléments communs, des métaphores qui fondent l'ensemble, et travaillé sur le concept d'image sonore : d'une part à partir des images que le texte poétique peut évoquer à l'auditeur (pas nécessairement de façon synchrone), et d'autre part dans le travail de forme, par la mémoire (plus ou moins abstraite) de ces images et de leurs

différentes « significations » qui se construisent dans le temps. Ce sont des images « sources », récurrentes ou qui procèdent par contamination, par réseau dans le temps.

Le travail vocal est un récit, presque chanté, mais l'accent est mis sur l'impossibilité du chant, qui n'intervient que sporadiquement. Le chœur est une masse sonore qui incarne la menace et l'ensevelissement du poétique tandis qu'un travail sur les « autres » de kaspar intervient dans deux voix (un homme et une femme) issues du chœur, ce qui permet de créer une architecture psychique polyphonique entre la salle et la scène, une immersion sonore. La langue, la profération, le chant, la musique et la lumière rendent une image de l'aspiration sourde-muette au langage primitif de l'enfant-placard.

La lecture de « kaspar de pierre » se fera à deux voix : celle de Séverine Daucourt et la mienne. Le texte fait signe vers une pluralité de voix, les autres de kaspar, qui s'articulent et se réarticulent selon les situations et dans le temps. En lisant à deux, je ne m'approprie pas la parole de kaspar qui garde son altérité ; il demeure ainsi un espace « entre les deux voix », une zone franche, de silence, d'échos. J'ai fait la connaissance de Séverine Daucourt à l'issue d'une rencontre autour de La lettre volée organisée à la Maison de Wallonie (Paris, 2016) où je lisais des textes de François Rannou à deux, avec l'auteur. Ensuite, j'ai pu assister à « La fabrique », cycle de soirées qu'elle organise chaque mois à la Maison de la Poésie de Paris, où elle invite des poètes et des chanteurs qui mêlent leurs voix. De cet intérêt commun pour le statut de la voix parlée / chantée, préparée / improvisée, est née l'idée de cette lecture. Il ne s'agit pas bien sûr d'incarner kaspar, mais de laisser cette voix nous traverser, en sachant faire silence dans les blancs du texte, en distribuant nos paroles dans les différentes sections. Nos voix pourront se superposer imperceptiblement, notamment lorsque le texte présente à chaque page, telle une entaille ou une pliure, une phrase marquée en gras.

kaspar de pierre
(extrait)

Jl courrrr tronqué vers le champ toujours à nouveau de tourne-
sols
des larmes perdues, qui pourraient s'étouffer sous le menton,
si j'avais un jabot!

Ma tête est l'estomac d'une poule,
chaque image vient que je dois digérer, concasser,
en dedans la poche

sourde éloquence d'une tête pleine d'air et de bruits de bris,

au rythme des images
qui s'arrêtent, de verre, en moi,
**Mais pourquoi la chronique ne raconte-t-elle pas que me suis perdu dans
le jaune?**
et qu'alors le genou posé devant la première fleur?

Moi qui allais découvrir les nuages et l'écrit à la même seconde,
(ce que me dit l'évasement du souvenir)

entendis le papier se froisser à la lettre illisible que
jl devvv tracer
soudain
et qui signifia bientôt : MARCHER

**En sortant me souvenais des nuages
comme l'aveugle se figure le cercle**

Et là parmi les hautes fagnes, me fraie un passage à hauteur d'épaules
Et vois le phototrope s'incliner à mes pas
Et plus jl marchch ch ch plus les soleils devenaient lourds et noirs
arrivai donc au pays capitulé,
la terre me donnait froid sous les ongles
mes plantes usées un peu rouges déjà
d'où?

SÉVERINE DAUCOURT-FRIDRIKSSON

corps agrafé par la chorégraphie du large la voix haute de la mer
n'invente rien jette son absence dans la bouche muette car
contraire à la parole . on regarde la largeur du large . les mains
ont de l'importance . sans elles ne voit pas . *on ne porte pas loin
sans les doigts de la main* . la pulsation du large bien captée
bouche ouverte , ondes senties des ongles , sans lésiner dénoue
l'asphyxie d'un regard qui se fixe s'illimite . vagues . couleur brisée
du délire qu'une autre (de délices) cicatrise tout en giflant
l'invasive et inhumaine virginité . je m'y fie , prends corps dans
l'éprouvé de pierres délestantes que l'outrance-murmure des eaux
transfuse

du coucher au levant voyant du dessus au gré du bateau le vent
susurrant *ohé* le calvaire du visage hissé haut dans la lune
souffrant de décalcomanie

l'image damnée s'amuse dans sa cache ; je la remise après la
recherche , pour retenter l'échec avec la suivante et m'enlacer à
sa densité lascive (lente danse du ventre qui fait un bide dans son
emploi de refuge) . ploiment révolutionnaire d'échantillons en
une langue lisible délivrant le visible . *c'est énergétique* mais plutôt
mélancolique car pâli sitôt perçu – pas d'outils où empaler la
certitude engloutie . remontée hypersensible à rebours d'un hiatus
rayonnant de présence à attente . tension haute de l'éclairage très
instant assaillant l'inconnu en proie au mirage . matière insurgée
dans le texte qui instaure un instant soluble (ou perpétuel

voudrais que cela soit réflexe comme respirer , qu'à moi soit la langue dans ma bouche quand sur le bout des lèvres se forme le trou de mémoire . on s'y abrite c'est d'un noir océan pas gai qui s'effrite tandis qu'en guettant les creux on pagaie follement pour pas se faire exiler pour y rester (là) collé sans retenue . le regard scrute dans le vague cherche l'épave épris des à-pics qu'il épie comme des entraves , il désavoue les vagues d'éloges et les orgies de termes vides . partout , de drôles d'oiseaux à jambes pépient pathétiquement et leur homogénéité de gens se prend son pied dans la vérité . *bang* fait la chute du boeing . je rame vers les reliques qui s'évadent – un cap étriqué où s'évertuer . ce que j'interroge me trouve un bon dieu de sujet d'abandon

LAURE GAUTHIER

Laure Gauthier vit à Paris. Elle enseigne la littérature de langue allemande à l'Université de Reims.

Dans ses textes poétiques, la fragilité et la transparence de l'être entrent en tension avec les obsessions de la société – la violence, l'étouffement du langage poétique, le sacrifice de l'intime notamment dans les clichés photographiques et les faits divers, l'obsession de l'origine et l'exotisme. Laure Gauthier entend faire sortir le langage de ses gonds, l'arracher à sa géographie : dans sa première œuvre *marie weiss rot / marie blanc rouge*, écrite en allemand avant d'être traduite en français par Laurent Cassagnau en collaboration avec elle-même, l'étouffement qui menace la voix de marie fait surgir un « langage avalanche », entre les langues, sans territoire.

La violence faite à la langue menace l'intégrité du texte poétique et influence sa forme : insertion de didascalies et éléments dramatiques dans *marie blanc rouge*, faits divers retravaillés qui envahissent le récit dans *La cité dolente*. Elle accorde une place particulière à l'énonciation, au statut de la voix poétique : trois voix contre une dans *marie weiss rot*, les voix de villon et de ses « autres » dans *je neige*, ou encore une voix circulaire qui « saute » par-delà la marge et se déroule par-delà les pages dans *Le terme des lamentations* (inédit).

Ce travail poétique sur la voix se poursuit par une collaboration avec des compositeurs/trices dans la recherche de nouvelles architectures poétiques et musicales : « Nun hab' ich nichts mehr » (commande du Teatro Regio di Parma, créé le 13.10.2016) est une pièce pour soprano coloratura, ensemble et électronique composée par Fabien Lévy ; tandis que « Back into Nothingness » est un monodrame essentiellement parlé pour actrice-soprane, chœur et électronique, composé par Nuria Gimenez-Comas (production Grame cncm et Spirito, coprod. Ircam, Festival Archipel-Genève et TNP) qui sera créé au TNP les 16 et 17 mars 2018.

Ses publications scientifiques (articles, essais) portent sur les liens entre la musique et le texte dans les œuvres vocales de l'espace germanique (xvii^e-xxi^e s.), et sur la création multimédia contemporaine.

LAURE GAUTHIER

LIVRES :

- *marie weiss rot / marie blanc rouge*, Delatour, 2013
- *La cité dolente*, Châtelet-Voltaire, 2015.
- *kaspar de pierre*, La lettre volée, 2017.

PUBLICATIONS EN REVUE :

- *Nun hab' ich nichts mehr*, dans *Babel Heureuse* n° 1, 2017, p. 188-203.
- *Je neige (entre les mots de villon)*. Parution d'un extrait in : *PLS*, n° 7, mai 2017, p. 83-88.
- *Ich schneie (zwischen den Wörtern Villons)*, extrait traduit en allemand par Andreas Unterweger : *manuskripte*, n° 215, 2017, p. 110-115.
- *kaspar de pierre*, extrait « maison 1 » : *remue.net*, septembre 2017.

SÉVERINE DAUCOURT-FRIDRIKSSON

Séverine Daucourt-Fridriksson est poète. Au gré du hasard ou des rencontres, elle investit d'autres domaines comme la traduction (poésie, nouvelles et romans islandais), la chanson (avec le guitariste Daniel Valdenaire) et le théâtre (avec Éric Ruf à la Comédie-Française). Elle tente aussi d'introduire les écritures contemporaines auprès de publics à la marge (centres d'accueil sociaux, prisons, services psychiatriques...). Elle fonde en septembre 2016 le cycle « La Fabrique », à la Maison de la Poésie de Paris, où elle invite chaque mois un poète *et* un chanteur.

Elle vient de traduire, pour les éditions Lanskine, *gráspörvar og ígulker*, du poète islandais Sjón, à paraître sous le titre *Oursins et Moineaux*.

La Lettre Volée (Bruxelles) publiera son livre, *Dégelle*, en octobre 2017.

www.severine-daucourt-fridriksson.com

YVES DI MANNO / ISABELLE GARRON

Un nouveau monde

Poésies en France 1960-2010

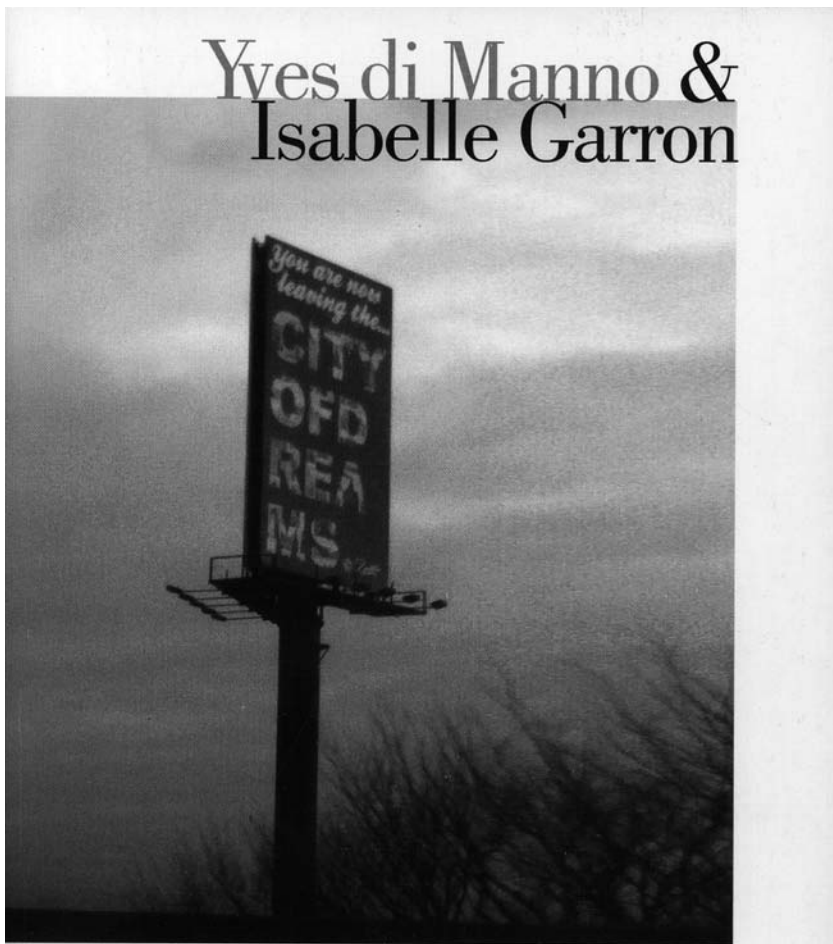
Présentation et dialogue
avec Thierry Roger

•

Un passage anthologique

Un nouveau monde propose pour la première fois un large panorama des écritures de poésie en France depuis 1960, tenant compte de leurs différences et de leur remarquable diversité. Conçu en premier lieu comme une anthologie regroupant plus d'une centaine d'auteurs (sur trois générations), l'ouvrage offre aussi un récit chronologique accompagné de notices détaillées retraçant les moments forts de cette histoire, demeurée pour une grande part invisible. La poésie a profondément changé de registre, durant la seconde moitié du xx^e siècle. Première synthèse jamais tentée sur le sujet, sous l'angle d'une articulation entre ce qui a eu lieu et ce qui advient, ce volume veut en témoigner à sa manière et procurer au lecteur – outre le plaisir de la découverte – les outils lui permettant de traverser à sa guise ce vaste continent. Les œuvres majeures de la période – Roubaud, Tortel, Gaspar, Stéfan, Noël, Bénézet, Hocquard, Venaille, Rossi, Fourcade... – côtoient ici des figures plus discrètes : Collobert, Messagier, Bailly, Cholodenko, Savitzkaya, Ch'Vavar, Giraudon, Tellermann, Chambaz, Collin (et bien d'autres), jusqu'aux nouveaux venus des années récentes. Ainsi, de Denis Roche à Philippe Beck, d'Anne-Marie Albiach à Ariane Dreyfus, en passant par Michelle Grangaud et Fabienne Courtade – car un nombre important de femmes apparaissent au cours du projet – c'est un récit inédit et projectif de la poésie contemporaine et de ses communautés plurielles que ce livre met au jour.

Yves di Manno &
Isabelle Garron



Un nouveau monde
Poésies en France • 1960-2010

MILLE&UNEPAGES Flammarion

THIERRY ROGER

Pour une poésie mineure

Il est vrai que la question poétique a cessé ces dernières années
de se poser sous l'angle essentiellement formel.

André Breton, *Second Manifeste du surréalisme*, 1930.

La majorité suppose un état de droit et de domination, et non l'inverse.

Gilles Deleuze, « Philosophie et minorité », *Critique*, février 1978.

Les poètes sont là pour qu'on les cite, non pour qu'on en parle.

Hanna Arendt, *Vies politiques*, 1968.

Avec *Un nouveau monde. Poésies en France, 1960-2010*, que viennent de publier les éditions Flammarion, Yves di Manno et Isabelle Garron offrent une somme de « Mille & une pages » qui se propose d'arpenter une *terra incognita* littéraire, un continent « noir sur blanc » en mal de cartographes, peuplé par 50 années de création poétique. À l'heure où font défaut les « grandes synthèses historiques », comme le rappellent les auteurs dans leur « Vestibule », quand il ne suffit pas de juxtaposer des monographies, aussi stimulantes soient-elles, sur tel ou tel « poète d'aujourd'hui », il était urgent de tenter cette confrontation de la Carte et du Territoire, du Récit et de l'Événement.

L'histoire littéraire universitaire, malgré son ouverture grandissante en direction des auteurs « vivants » – thèse sur Jacques Roubaud ici, colloque dédié à Olivier Cadiot ou Emmanuel Hocquard là – n'aurait pas pour vocation d'occuper le champ « contemporain », comme le montre par exemple la table des matières inchangée de la troisième réédition en 2017 de l'ouvrage collectif dirigé par Michel Jarrety, *La Poésie française du Moyen-Age au XX^e siècle*, d'abord paru en 1997. La Sorbonne et Les Presses Universitaires de France ne « panthéonisent » pas au delà des poètes de *L'Ephémère*. Le grand récit orthodoxe s'arrête en 1960, justement, à cause de cet « écart », précise dans son introduction le grand spécialiste de Valéry, entre « ce qui s'enseigne » et « ce qui s'écrit ». C'est bel et bien *avant la conquête* que nous nous situons ici, avec ce « nouveau monde », puisqu'on le sait, depuis Brunetière et Lemaitre, Faguet et Lanson, le temps universitaire n'est pas vraiment le temps des poètes contemporains. Ce qui s'explique du point de vue de l'histoire de l'Université, ce qui peut se comprendre d'un point de vue institutionnel et pédagogique, ou

encore d'un point de vue plus sociologique – la méfiance légitime envers un enfermement « présentiste » aveugle à tout sens de la continuité historique – soulève un embarras lorsque ce temps « contemporain » s'étire, et vient fêter ces 50 ans... Peut-on imaginer un panorama de la poésie française publié en 1920, et faisant l'impasse sur la période 1860-1910, même s'il n'y a pas de symétrie des siècles ?

Ce récit anthologique vient à point nommé pour « combler cette étrange lacune » (4^e de couverture), en s'installant délibérément dans « les angles morts de l'histoire littéraire » (p. 896), assez loin de « l'histoire académique » (p. 1148). Et même si une universitaire de renom, mais aussi poète, Marie-Claire Banquart, offrait en 1996 un aperçu de la « Poésie en France du surréalisme à nos jours », le livre laissait de côté le « récit des événements » (« Note sur cette édition »), en optant plutôt pour une structuration plus typologique que chronologique (le rapport au « visible » ; le poète devant Dieu ; l'inscription dans « l'ici » ; la « conscience planétaire », etc.). Et puis on s'interdisait tout « pari sur l'avenir », en ne présentant que les « œuvres faites ». De même, si l'on regarde hâtivement du côté des manuels scolaires destinés aux élèves du Secondaire, le volume II (1950-1990) de la très belle collection « Itinéraires Littéraires » publié chez Hatier (1991), dirigé par le poète et universitaire Jean-Michel Maulpoix, qui a le mérite de faire la part belle au « contemporain », construit moins un récit collectif qu'il n'ordonne la durée autour d'« itinéraires poétiques » individuels (Réda, Roy, Noël, Deguy, Ray, Goffette, etc.) ou de grandes thématiques (« interrogations spirituelles » ; « les mots et les choses »), en proposant moins une véritable périodisation analytique qu'une liste de tendances floues (« transitions et innovations » ; « modernités, diversités »), sans parler des choix esthétiques excluant toute radicalité. Le même constat pourra être fait de l'assemblage de ces « pièces détachées » parues en 2000, chères à Jean-Michel Espitalier, qui relève de la simple coupe synchronique, comme, dans un autre registre, de l'anthologie de Gallimard proposée en 2000 par Jean-Baptiste Para : une suite de dates de naissance, sans volonté de description historique, avec l'illusion que la classe d'âge fait la classe de textes. Il est vrai que l'exercice, passé le temps des manifestes, des groupes et des idéologies conquérantes, s'avère des plus périlleux, tant le processus d'individualisation de la création artistique semble s'accélérer.

À l'inverse, Yves di Manno et Isabelle Garron, poètes tous deux, ont tenté de relever cet immense défi intellectuel : « toute l'histoire avec la scène sous vos yeux » (Anne Portugal, p. 966). Raconter, et montrer, par l'exemple, 50 ans de poésie, en faisant sauter un verrou traditionnel, on vient de le rappeler, celui qui oppose l'*histoire universitaire* d'un côté, l'*anthologie d'auteur* de l'autre, genre bien constitué, de Verlaine, Léautaud, Gide et Arland, à Eluard, Yourcenar, Jaccottet, Roubaud,

Hocquard, Royet-Journoud, Deluy ou Chambaz. Les deux auteurs offrent alors cet objet double, à la fois mise en forme du temps (le *récit*) et traversée des formes (l'*anthologie*), et fournissent une mise en perspective des plus documentées, appelée à faire date, par l'ampleur et la diversité des œuvres présentées, ainsi que par la volonté affichée en introduction de dépasser les fausses oppositions qui ont pu occuper en surface le champ poétique, en particulier le clivage *formalisme* / *lyrisme*. Autre « angle mort » des histoires littéraires trop souvent centrées sur l'idéalité du texte, que ce récit anthologique met en lumières : l'infrastructure du poème, les conditions matérielles de son existence, les passeurs de poésie, l'ensemble des relais entre auteurs et lecteurs, à savoir les revues, les éditeurs, les collectifs, les « cercles », les « Centres », les « Maisons », les festivals. Enfin, il convient de souligner que cette approche opère une certaine conversion du regard conduisant à réhabiliter la poésie dans sa dimension « mineure », ou « minoritaire », au sens deleuzien des termes. Ce « nouveau monde » se donne comme *mineur* parce qu'il a lieu en province (Marseille, Nantes, Amiens, Bordeaux, Montpellier, etc.), et pas seulement à Paris ; parce qu'il n'est pas uniquement le fait d'hommes, malgré l'énoncé *outrancier* de Fourcade placé en ouverture de son *Oustrance utterance* (« nous les poètes, nous sommes des femmes »), conformément au vœu rimbaldien d'en finir avec « l'infini servage », rappelé dans ces pages décentrées, qui font entendre plus largement que de coutume la voix des femmes ; parce que le poème trouve plus facilement asile désormais chez des « éditeurs parallèles » auxquels il est rendu hommage ; parce que la poésie se nourrit de toutes les langues étrangères, et que la traduction de l'Autre a joué un rôle décisif dans le renouvellement du paysage poétique français du xx^e siècle, comme nos auteurs le soulignent ici ; enfin, parce que la modernité poétique ne repose pas forcément sur cette « exclusion du narratif » analysée par l'universitaire Dominique Combe dans *Poésie et récit* (1989), et que l'on peut viser l'Histoire et l'histoire, dans un « chant commun » ou une « narration cachée » (p. 1021). Un tel *nouveau monde* tire donc sa nouveauté autant du point de vue de l'histoire de la poésie que de l'histoire du point de vue sur la poésie. Même si le terme est un peu galvaudé, il s'agit bien, avec ce parlement poétique des invisibles, d'une *contre-histoire*, qui redonne la parole aux *vaincus*.

Sans être ni une anthologie-manifeste, ni une anthologie « arbitraire » façon Henri Deluy, cette sélection de textes, explicitée par le discours critique des notices, affiche ses préférences, et met en avant une certaine idée de la poésie, assumée, qui rencontre les choix éditoriaux de Bruno Roy pour Fata Morgana : des œuvres « où les auteurs *se compromettent* » (p. 468). L'espace littéraire auquel donne accès ce « passage anthologique », tout en accordant une place à des trajectoires très

dissemblables, dans la logique du récit *objectif* des grandes évolutions propres à ce demi-siècle (« histoire plurielle – ou polyphonique » souligne la « Note sur cette édition »), privilégie dans ses choix et ses appréciations les moments *objectivistes* ou *projectifs* de cette histoire. Bien évidemment, pour le traducteur de Pound et l'héritière d'Anne-Marie Albiach, les « positions de repli » et les « retours au calme » intéressent moins que les métamorphoses de la « grande révolution moderne » ; les « constellations cachées » attirent davantage le regard que les figures médiatiques ou les fausses gloires, et « Change » vaut mieux que « l'Quel »... La grande pierre de touche, héritée du dialogue critique avec le surréalisme, c'est la « reconquête formelle » (p. 152). De fait, comme le rappelait déjà Deluy dans son *Anthologie arbitraire* de 1983, la « fin de l'hégémonie surréaliste » constitue le grand « événement » marquant des années 1960-1980. Les poètes retenus ici sont ceux qui ont trouvé, chacun à leur manière, une solution formelle pour sortir du surréalisme sans verser pour autant dans des entreprises de « restauration » (p. 719). En sachant bien, comme le répètent les Meschonnic et les Roubaud, que les formes de langage ne valent que par leur intrication avec les formes de vie, ce que Marc Cholodenko énonce à nouveau dans ces pages : « la poésie se fait chaque jour : la poésie fait chaque jour, laissant chaque jour faire la poésie » (p. 663).

Qui dit anthologie dit inclusion-exclusion, voire auto-inclusion (ici Yves di Manno et Isabelle Garron, qui s'en expliquent page 28), ou auto-exclusion (ici Olivier Cadiot, p. 1092). Par-delà les inévitables discussions que cet *opus magnum* peut susciter, relatives à l'épistémologie de l'histoire comme à la généalogie de la valeur, par-delà l'amertume qu'il peut faire naître chez les « oubliés », la critique aussi, vis-à-vis des auteurs retenus, ou du choix de ne pas évoquer le continent de la francophonie (p. 26), par-delà cette prise de parole « indigène » (p. 19) faisant de ces auteurs-poètes, inévitablement, des acteurs, et pas seulement des observateurs de l'histoire qu'ils racontent, ce geste anthologique donne vie et langue à quatre ou cinq générations de poètes situés dans un récit multipolaire. Peu importe si l'avenir démentira ou non ces affinités sélectives, car il faut démarquer et détourner légèrement Eluard : le meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait *pour ici et maintenant*. Un viatique, des « poteaux d'angle », pour continuer à lire et à écrire de la poésie *aujourd'hui*.

Qui lira verra, et s'émerveillera, *au passage*.

YVES DI MANNO

Né dans le Rhône en 1954. Il vit désormais à Bruxelles. Depuis les années 1970, il a collaboré à de nombreuses revues, traduit plusieurs poètes nord-américains (William Carlos Williams, Ezra Pound, George Oppen, Jerome Rothenberg...) et publié une trentaine d'ouvrages – parmi lesquels, pour la poésie :

- *Les Célébrations*, Bedou, 1980,
- *Champs*, Flammarion, 1984-1987 ; édition définitive en 2014,
- *Kambuja*, Flammarion, 1992,
- *Partitions*, Flammarion, 1995,
- *Un Pré, chemin vers*, Flammarion, 2003.

Après un assez long silence, deux nouvelles suites :

Terre sienne et une, traversée (avec Anne Calas), paraissent en 2012 et 2014 chez Isabelle Sauvage.

Ses récits de jeunesse ont été réunis sous le titre de *Disparaître*, Didier Devillez, 1997. Il est également l'auteur d'un roman fantastique : *La Montagne rituelle*, Flammarion, 1998, de deux « récits en rêve » : *Domicile*, Denoël, 2002, *Discipline*, Héroïse d'Ormesson, 2005, et d'un triptyque de *poétique active* : « *endquote* », Flammarion, 1999, *Objets d'Amérique*, Corti, 2009, *Terre ni ciel*, Corti, 2014.

Traducteur sous divers pseudonymes de littérature populaire, responsable de l'édition française des *Cantos* d'Ezra Pound, des *Techniciens du sacré* de Jerome Rothenberg et des *Œuvres complètes* de Pierre Reverdy, il dirige par ailleurs la collection « Poésie/Flammarion », où il a accueilli depuis 1994 une cinquantaine d'auteurs.

ISABELLE GARRON

Née en 1968. Elle réside à Paris. Elle mène des études de lettres modernes et d'histoire de l'art, jusqu'à la rédaction d'une thèse sur l'importance de la mise en page et de la réflexion formelle dans l'émergence du poème moderne. Ce temps de recherches ouvre heureusement sur la réédition à l'identique de *La Lucarne ovale* (1916) de Pierre Reverdy.

Elle est l'auteur d'une trilogie poétique (*Face devant contre*, *Qu'il faille* et *Corps Fut*) parue chez Flammarion entre 2002 et 2011. Des traductions par Sarah Riggs et Elena Rivera de ces ouvrages sont parues aux États-Unis. C'est une période où elle participe à de nombreuses revues et anthologies ; et sur France Culture entre 2005 et 2009 au plateau de l'émission de Jean Daive, *Peinture Fraîche*.

En 2014, paraît *Cinq le cœur*, volume rassemblant les œuvres complètes d'Anne-Marie Albiach, aux éditions Flammarion. Elle accompagne le montage du volume, et en rédige la postface « Des cercles au crayon », qui tente une lecture-hommage de cette poète majeure.

Elle prépare actuellement une traduction du volume *Way* de la poète américaine Leslie Scalapino, en collaboration avec Tracy Grinnell, ainsi qu'un nouvel opus *Cœur des données* à paraître en 2018, refermant un long temps de deuil et de retrait de la composition poétique.

Sur l'autre versant, elle est enseignante-chercheuse en sciences de l'information et de la communication au département de Sciences Économiques et Sociales de Télécom ParisTech (Institut Mines-Telecom); membre de i3 – laboratoire interdisciplinaire de l'innovation.

THIERRY ROGER

Né en 1975, Thierry Roger est Maître de Conférences à l'Université de Rouen, où il enseigne la Littérature française du xx^e siècle. Ses domaines de recherche portent sur Mallarmé et son héritage, les relations entre espace et poésie, les phénomènes de réception et les questions d'herméneutique littéraire.

PRINCIPALES PUBLICATIONS :

- *Les Gestes du poème*, textes réunis et présentés par C. Andriot-Saillant et Th. Roger, Publications numériques du CÉRÉdI, actes de colloque, n° 17, 2016 : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?les-gestes-du-poeme.html>
- *Puretés et impuretés de la littérature (1860-1940)*, textes réunis et présentés par D. Alexandre et Th. Roger, Classiques Garnier, 2015.
- *Mallarmé herméneute*, textes réunis et présentés par Th. Roger, Publications numériques du CÉRÉdI, actes de colloque, n° 10, 2014 : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?mallarme-hermeneute.html>
- *L'Archive du Coup de dés. Étude critique de la réception de Un coup de dés jamais n'abolira le hasard de Stéphane Mallarmé (1897-2007)*, Classiques Garnier, coll. « Études de littérature des xx^e et xxi^e siècles », 2010.

MARTIN HÖGSTRÖM

Discours transposés

RETROUVÉ

En place de. Objets s'enkystent comme dans corps humains. Ils sont muets. Reposent sous verre là où certains sont incisés. Un modèle qui a été retiré. Nous pouvons lire. Mais non trouver ce qu'ils contiennent. Fonctionne. Une qualité immédiate. Il y a, ainsi semble-t-il. Quelqu'un place une intelligence dans une pièce. Muette et close. Des chaînons sont en quelque mode évoqués. Geler avenir.

(Extrait)

Traduction : Julien Lapeyre de Cabanes

MARTIN HÖGSTRÖM
(Suède)

Poète, traducteur, graphiste. Éditeur des éditions de poésie Chateaux.
Vit et travaille à Stockholm.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES DE POÉSIE :

- *Discours transposés*, cipM, "Le Refuge", 2017. [France]
- *Verktøy*, House of Foundation, 2017. [Norvège]
- *Imaxes fixas*, Amastra-N-Gallar, 2016. [Galice]
- *Everyday circles*, No Press, 2016. [Canada]
- *Journaler*, Autor, 2013.
- *Vårdagens cirklar*, Chateaux, 2012.
- *Fängelsepalatset*, OEI editör, 2010.
- *Kommande industrilandskap*, OEI editör, 2007.
- *Transfutura*, OEI editör, 2005.

LIVRES TRADUITS :

- David Antin, *Vad det innebär att vara avantgarde*, OEI editör, 2016.
- Jean-Marie Gleize, *Instängd i vattnet*, Chateaux, 2014.
- Claude Royet-Journoud, *Kardia*, OEI editör, 2012.
- Dennis Cooper, *Kluven*, Vertigo förlag, 2006.

REVUES :

De nombreuses contributions de poésie et des essais ont été publiés dans des revues, notamment en Suède (*OEI, Lyrikvånnen, Ord & Bild, Pequod, Slot, etc.*), en Norvège (*Rett kopi, Ratastok, Teologi, Den engelske kanal, Kunstkritikk*) et en France (*Nioques, L'Usage, Grumeaux, La tête et les cornes, Le Cahier du Refuge, Les divisions de la Joie, remue.net, Muscle, etc.*). Des traductions de poètes français, américains et canadiens, sont continuellement publiés dans des revues suédoises.

JULIEN LAPEYRE DE CABANES

Né en 1989 à Compiègne. Lors de ses études de Géographie à l'École Normale Supérieure de Lyon, il séjourne à Istanbul et se prend de passion pour la langue et la littérature turques, qu'il étudie ensuite aux Langues'O à Paris et qu'il traduit depuis 2015. Lecteur de français à l'Université de Stockholm en 2011-2012, il découvre à cette occasion et lors de voyages réguliers en Suède la poésie scandinave en se liant d'amitié avec le poète Joar Tiberg. Il joue un rôle de passeur entre les deux langues en traduisant pour la première fois en français les poètes Bengt Emil Johnson et Pär Thörn.

Julien Lapeyre de Cabanes vit depuis 2013 à Berlin.

LISTE DES TRADUCTIONS (non exhaustive) :

- Martin Högström *Supplément*, Lanskine, 2016. (suédois)
- Orhan Pamuk, textes inédits, Les Cahiers de l'Herne, 2017. (turc)
- Asli Erdogan, *Le silence même n'est plus à toi*, Actes Sud, 2017. (turc)
- Pär Thörn, *Le chronométreur*, Quidam, 2017. (suédois)
- Bengt Emil Johnson, *La Fête des Mots*, Lanskine, 2016. (suédois)
- Yachar Kemal, *On a vidé la mer !*, Galaade, 2016. (turc)
- Poésie suédoise, in *La Tête et les Cornes* (revue) 2015. (suédois)
- Joar Tiberg, *Enchères sauvages et pneu brûlé*, in *Siècle 21*, 2015. (suédois)
- Bengt Emil Johnson, choix de poèmes, in *remue.net*, 2015. (suédois)
- *L'Autre Turquie* (coll.), Galaade, 2014. (turc)

MARTIN HÖGSTRÖM

DISCOURS TRANSPOSÉS

*Traduit du suédois
par Julien Lapeyre de Cabanes*

“Le Refuge”

cipM / SPECTRES FAMILIERS

À paraître

SEMAINE DE LA POP PHILOSOPHIE

CROYANCES

•

Comment poser aujourd'hui le problème de la croyance ?

Face aux « kalachnikovs des âmes tourmentées »* le problème de la croyance requiert plus que jamais le regard du philosophe et le secours du concept pour tenter de saisir, dans la pluralité de ses expressions, un phénomène qui par nature excède la rationalité. Apanage traditionnel du domaine religieux, la croyance produit des effets qui débordent de plus en plus sur l'ensemble du corps social, jusqu'au politique qui fait lui-même objet de croyances.

L'espace théologico-politique dans lequel nous vivons, pour reprendre l'expression de Spinoza, n'a d'autre but que le salut par l'obéissance et la soumission au détriment de la liberté. Il est donc plus que jamais nécessaire de déconstruire ce qui au sein de la croyance favorise la superstition et l'ignorance, au moyen par exemple de l'approche zététique qui fait de l'« art du doute » un outil au service de l'intelligence collective. Cependant, par-delà les dangers que porte en elle la part irrationnelle de toute pensée, il importe aussi de reconsidérer ce que nous nommons « croyance » en proposant par exemple un « régime irrégulier du divin » comme l'écrit le philosophe Quentin Meillassoux.

En initiant cette semaine pop philosophique, Jacques Serrano vise à faire découvrir au public des approches plus sophistiquées de la croyance : « L'irrationnel est une composante de l'esprit, nous devons œuvrer à sa sophistication tout en essayant de comprendre les résistances inhérentes à son processus »** :

Créer de nouveaux possibles, voilà peut-être l'un des premiers enjeux de ce festival consacré à la croyance.

Thibault Calmus

* Philippe Corcuff

** Jacques Serrano

JEAN-CLAUDE BOLOGNE
Une Mystique sans Dieu

Suivi d'un échange avec Nelly Georges-Picot rédactrice de *Zone Sensible*

Peut-on vivre une expérience fulgurante de l'absolu sans l'associer nécessairement au vocabulaire et à l'imaginaire religieux ? Bien des athées, des agnostiques l'ont dit, avec leurs mots, mais avec les mêmes caractéristiques que les expériences religieuses : mise en contact foudroyant avec un inconnu tantôt identifié au néant, tantôt avec l'infini, explosion de joie extatique, impression de certitude, dépassement des frontières corporelles, absence de peur de la mort, expérience du vide intérieur, retour à l'unité... La communion avec le monde, le choc artistique, l'émotion amoureuse peuvent être les véhicules de cette nouvelle forme de spiritualité. Sous des termes divers, les mêmes expériences sont décrites de siècle en siècle. Certains croient en Dieu, d'autres non, mais ils n'éprouvent pas le besoin de recourir à un Dieu transcendant pour expliquer leurs transports. Une vaste famille où l'on côtoie Apollinaire, Bataille, Borges, Ionesco, Nietzsche, Mallarmé, Proust et tant d'autres. Pourquoi alors parler de « mysticisme » plutôt que de sentiment océanique avec Romain Rolland, de jubilation avec Nietzsche, d'expérience intérieure avec Georges Bataille ? Parce que ma formation de médiéviste m'a d'abord mis en contact avec la mystique rhéno-flamande des XIII^e-XIV^e siècles, et en particulier avec maître Eckhart, dont j'ai voulu comprendre la pensée. Ils m'ont parlé de ce que j'avais vécu, mais cela ne m'a jamais amené à une quelconque forme de foi ou de croyance. Mon athéisme n'a bien entendu rien d'agressif et entend respecter les croyances de chacun, mais à une époque où l'on confond parfois mysticisme et fanatisme, sinon fanatisme et terrorisme, revendiquer les mots qui nous élèvent est devenu pour moi une urgence. Ce que l'on vit – l'expérience – est profondément distinct de ce que l'on croit – la religion.

Il est poète, philologue, historien, médiéviste, romancier, journaliste, enseignant, conférencier. Il fonde une revue littéraire bimestrielle, *Ouvertures*, qui paraît régulièrement de 1979 à 1984. Depuis 1993, il enseigne l'icnologie médiévale à l'ICART (Institut Supérieur des Carrières Artistiques) à Paris. En juin 2002, il devient Secrétaire général de la Société des Gens de Lettres. Il en devient président en juin 2010. En 2015, il publie *Une mystique sans Dieu* aux éditions Albin Michel.

Le centre international de poésie *Marseille*
est une association régie par la loi de 1901
conventionnée avec la Ville de Marseille,
la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
et le Centre national du livre.

Président, Jean Daive
Vice-présidente, Claude Ber
Secrétaire général, Jean-Pierre Boyer
Trésorier, Nicolas Cendo

Le c i p M
bénéficie du soutien de :

La Ville de Marseille
Le Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône
La Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
La DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur
Le Centre national du livre
Le Ministère de la Culture
(Direction du Livre et de la Lecture et D.A.I.)
La Société Française des Intérêts des Auteurs de l'écrit
La Fondation Jan Michalski
L'association des usagers du *cipM*



Mise en page : (sic)
Impression : Espace imprimerie

De cette façon je recopie la page. De cette façon je me tais.

756. Ce qui peut arriver de pire à
la poésie, c'est le « poétique ».

Jacques Roubaud

De cette façon je recopie la page. De cette façon je me tais.